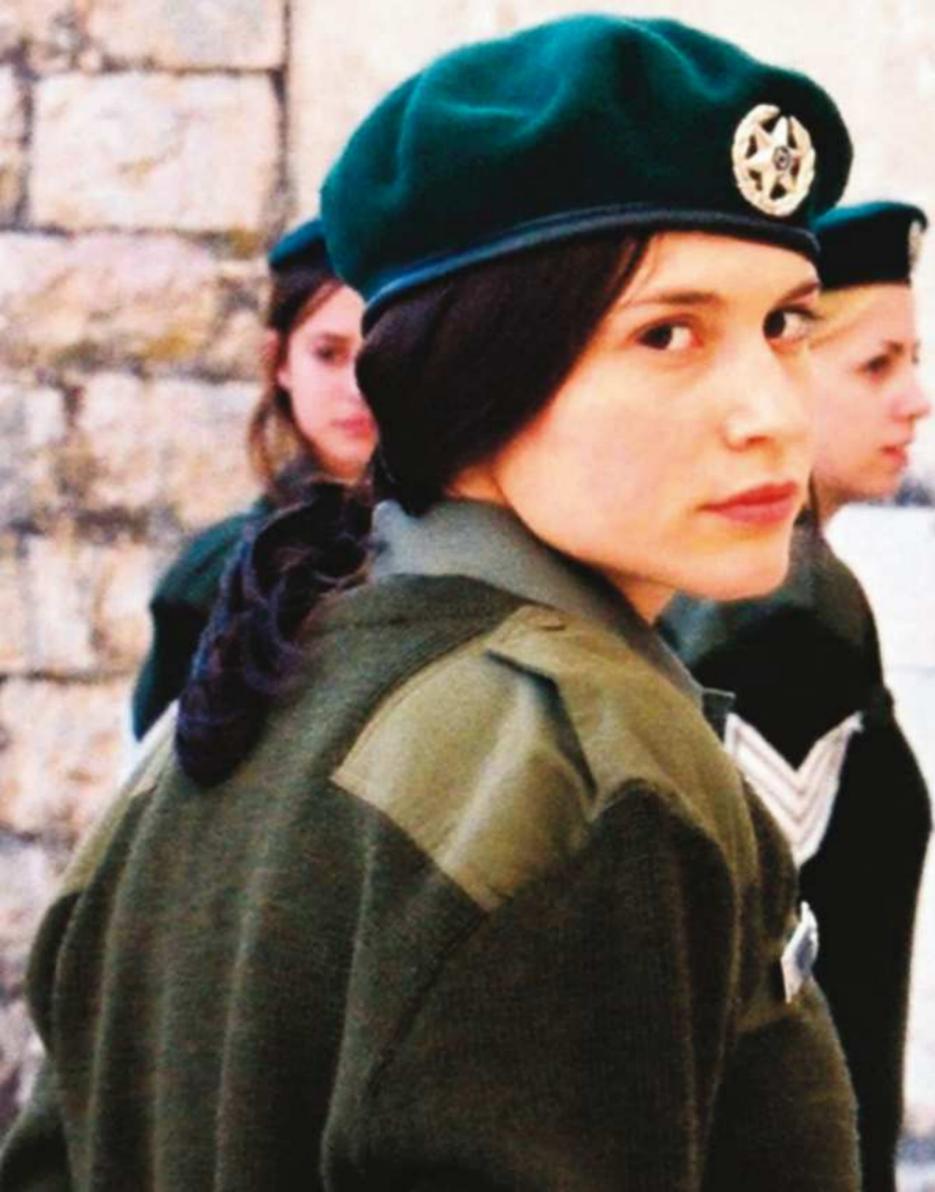


**Valérie Zenatti**  
**Quand j'étais**  
**soldate**



### *Le livre*

Voici le journal de bord de la conscription dans l'armée israélienne... d'une fille ! Car là-bas, même les filles doivent faire leur service.

Nous sommes en 1988-1990, à l'époque de la première Intifada, et Valérie découvre un monde inconnu, son ambiance particulière, ses codes, ses secrets, ses camaraderies, sa drôle de façon de faire mûrir les bachelières fêrues de grands auteurs humanistes. Les soldats en Israël, « personne ne les regarde en particulier parce qu'il y en a trop, parce que c'est normal et que tout le monde est habitué, tout le monde a été, est ou sera un jour à l'armée. »

Ce livre sort de l'ordinaire.

« Ce livre déborde d'énergie, de sensibilité, d'incertitudes, de réflexions ou de vérités bonnes à lire. »

*La Libre Belgique*

### *L'auteure*

En 1983, Valérie Zenatti part vivre en Israël avec ses parents, dans le désert du Néguev.

Cinq années plus tard, elle effectue son service militaire, comme tous les garçons et les filles là-bas. Cette expérience a inspiré ce roman qui a été traduit dans de nombreuses langues et couronné par plusieurs prix dont le Batchelder Honor Medal décerné par l'Association des Libraires américains.

Valérie Zenatti

Quand j'étais  
soldate

Médium poche

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*À Myriam, « noudnikit » et formidable.  
À Geneviève, qui comprend.*

*On raconte sa vie pour mieux taire ses secrets.*

*M.H.*



## TROIS FILLES AU MILIEU DU DÉSERT

– Nous sommes des ploucs dans un trou de ploucs, lâche Yulia, en haussant les sourcils dans une mimique qui n’admet aucune contradiction. Nous sommes le cul du monde, ajoute-t-elle, et rien d’extraordinaire n’est jamais sorti du cul du monde.

Je regarde ses grands yeux bleus dont elle est si fière, surtout depuis qu’elle porte des lentilles. Avant, elle avait d’horribles lunettes en plastique, avec des verres très épais, et elle louchait. Presbyte, astigmate, avec une coquetterie dans l’œil, comme dit ma tante. Elle a porté ce fardeau toute son enfance. Depuis qu’elle a troqué ses lunettes contre deux minuscules lentilles, j’ai l’impression qu’elle veut faire payer à la terre entière ses humiliations passées. Elle se venge. Souvent, ses yeux ne sont que colère, mépris, ou pire, elle ment, et eux se teintent d’une immense innocence, toute

bleue et transparente, lorsqu'elle s'adresse à l'un de nos professeurs, ou à un garçon. Je hais ses grands yeux bleus. Je hais les yeux de ma meilleure amie d'une haine farouche, rageuse et impuissante. Et je déteste tout autant sa façon de parler, parfois, ostensiblement vulgaire, cassante, l'air de dire : « Je suis affranchie, moi, et je ne suis plus la gentille petite fille de mes parents. »

Ma meilleure amie, pourtant... ce doit être vrai... Je le proclame et elle l'affirme, au lycée on nous a classées inséparables, personne n'imagine croiser l'une sans l'autre. Nous nous asseyons systématiquement ensemble depuis quatre ans et nous nous téléphonons en moyenne huit fois par jour. Lorsque je ne suis pas avec elle, je suis avec Rahel, mon autre meilleure amie.

Elles sont toutes deux nées en URSS. Yulia vient de Tachkent, en Ouzbékistan. Devant moi, elle aime prononcer ces noms, Tachkent, Samarcande, comme si des trésors étincelaient là-bas à chaque carrefour. Devant les autres copains russes, elle insiste sur le fait que son père est d'origine allemande, et sa mère d'origine roumaine, je sens bien qu'elle a honte de l'Ouzbékistan. Les autres ont l'air de penser que le cul du monde se trouve

là-bas. Personnellement, je n'ai pas d'avis tranché sur l'anatomie de notre planète.

Rahel est originaire de Benderi, une petite ville près de Kichinev, en Moldavie. Lorsqu'elle prononce le nom de sa ville d'enfance, elle met l'accent sur le «é», elle roule le «r» en le mouillant, comme il est d'usage dans les langues slaves, et elle s'attarde dans un sourire plein de tendresse sur le «i». Elle a, assurément, ce que l'on nomme la nostalgie.

Je suis née à Nice, en France, et c'est très exceptionnel. Remarquable, même. C'est ce qui fait pour tous la différence, et pour certains mon intérêt, voire mon charme. Il suffit que j'ouvre la bouche pour qu'on s'agglutine autour de moi. Ça facilite le contact, mais c'est souvent exaspérant, surtout lorsqu'il faut à tout prix «dire quelque chose en français.» Baudelaire, émouvant, fait chier, tristesse infinie, gouffre sans fond, camembert, éphémère, crotte de bique, n'importe quoi. Ce qui compte pour eux, c'est le son. Surtout les mots qui comportent des e, u, an, in, on, bœuf-pue-camp-savon, tous ces sons qui n'existent pas dans leur langue et qu'ils trouvent si charmants, si exotiques. C'est avec eux que j'ai appris qu'une langue était

d'abord une musique, un assemblage de sons. Je leur dis donc n'importe quoi, parce que je ne sais que dire à des gens qui ne me comprennent pas, et eux sont ravis. Ça me désole parce que j'aime vraiment les mots : ils me fascinent, je les respecte, je cherche à percer leur mystère, à les utiliser à bon escient dans les deux langues. La maternelle, le français, et l'étrangère, l'hébreu. Mais les autres s'en fichent et me supplient inlassablement :

– S'il te plaît, dis-nous quelque chose en français !

Nous habitons à Beer-Sheva, une ville de cent mille habitants plantée dans le désert du Néguev, en Israël. Vue du ciel, la ville ressemble à Atlanta, le bâtiment de CNN et le stade olympique en moins. Des cubes gris posés sur le sable gris. Celui qui imagine qu'un désert est forcément une étendue de sable blanc et fin, avec de temps à autre une petite oasis fraîche, possède un imaginaire de dessins animés. C'est tant mieux pour lui, et je l'envie.

Depuis mon arrivée ici il y a cinq ans, avec mes parents et ma sœur, je trouve le désert moche, angoissant et inutile. Seul le soleil que l'on voit disparaître chaque soir dans un flamboiement

magnifique justifie que rien ne s'interpose entre lui et moi.

J'ai deux meilleures amies russes, elles ont les yeux bleus et les cheveux châtain mais ne se ressemblent pas. Nous avons eu, avons, ou allons avoir dix-huit ans. Dans deux mois, nous transpirerons sur les épreuves du bac.

Dans six mois, au plus tard, nous échangerons nos T-shirts et nos jeans contre une chemise et un pantalon kaki.

L'armée pour toutes. Soldates. Yulia, Rahel et moi.

Pour l'heure, nous sommes allongées sur la pelouse, à l'intérieur du fer à cheval que forment les immeubles de notre quartier. En France, on appellerait l'ensemble une cité. Ici, c'est un quartier résidentiel de « nouveaux immigrants », les pelouses ne sont pas interdites et on entend parler une quinzaine de langues.

Nous nous repassons inlassablement le film de la veille. La fête organisée chez Ilan, l'un des garçons de la bande le plus proche de la normalité.

– Le même scénario, toujours le même scénario ! gémit Yulia. Du Coca, de la vodka, les gar-

çons dansent comme des canards ivres, les filles dépriment, on transpire, le maquillage fond, on file aux toilettes en remettre une couche, mais pour qui ? Pour qui ?

Rahel et moi choisissons prudemment de nous taire devant tant de désespoir. On a l'habitude des jérémiades de Yulia. Dans deux minutes, elle se lèvera en nous assassinant d'une phrase, nous et ce trou pourri, ou bien elle abordera un nouveau sujet, elle-même, par exemple.

Evidemment, ça ne rate pas :

– Enfin, comme d'habitude, ils m'ont tous regardée, du début à la fin... Je me demande pourquoi... Je n'étais pourtant pas aussi bien habillée que toi, Val.

Je lance un coup d'œil rapide à Rahel qui ne cache pas un petit sourire entendu. Elle renchérit :

– Mais oui, ils étaient tous à tes pieds, transis, malheureux, dévoués, la bave aux babines... Trop touchante, la scène... Tu as fait ton choix ?

Expression courroucée de Yulia.

La consternation s'abat sur moi.

Si ça continue ainsi, il va y avoir un clash, des cris, des horreurs lancées à la figure. Et la colère

me terrorise. Je pâlis, je rougis, je tremble dès que le ton monte. Muette et le regard humide, je me sens idiote, et de trop sur terre. Vite, détourner la conversation. Sur le bac par exemple :

– Vous avez déjà fait votre fiche sur *Crime et Châtiment* ?

– Oui, mais j'ai un problème. En russe, on parle de crime, en hébreu ils ont traduit « péché ». Ça n'a rien à voir. Raskolnikov commet un crime, point, répond Rahel.

– Mais ce crime était un péché, Dostoïevski l'a forcément conçu ainsi, il était extrêmement croyant, lui rétorqué-je.

Yulia intervient :

– Et *L'Étranger*, vous l'avez terminé ?

– Sans problème. Je l'ai lu trois fois, j'ai blindé mes fiches sur Camus, l'Algérie, l'absurde, la peine de mort... Pourvu que le sujet tombe !

– C'est normal que tu raffoles de lui, il est français !

– Et alors ? Ça n'a rien à voir. Vous, vous raffolez de Dostoïevski simplement parce qu'il est russe ?

– Non, répond Yulia.

– Si, contredit Rahel.

– Tu me passeras tes fiches sur « Camille » ? me demande Yulia d'un air distrait.

– Essaie de prononcer son nom correctement, pour une fois. « Camille », c'est un prénom de fille ! Là, c'est Camus. Ca-mus ! U ! Euh... pour les fiches, désolée mais c'est impossible, j'ai tout écrit en français.

Je suis certaine qu'elle a perçu mon hésitation, à la façon qu'elle a de détourner la tête brusquement. Mais elle esquisse un petit sourire en pointant son menton vers l'avant :

– Eh, les filles, regardez qui arrive.

Nous suivons son regard. Ilana, alias Pot-de-Peinture, s'avance vers nous. Avec les garçons, les profs, les sujets du bac et l'armée, elle fait partie du top cinq de nos thèmes de conversation favoris. Nous pouvons commenter ses tenues durant des heures. Elle commet régulièrement deux fautes impardonnables à nos yeux : elle mélange le rouge et le rose, et son rouge à lèvres dérape inévitablement sur ses dents. Nous nous moquons presque ouvertement d'elle. Je sais que c'est odieux, mais nous avons besoin d'Ilana : c'est le genre de fille auprès de laquelle n'importe qui se sent lumineux, beau, chic. Elle

porte par ailleurs un intérêt manifeste à nos conversations, y compris lorsqu'elle n'y est pas conviée. Ses oreilles traînent jusqu'au sol et sa mine soupçonneuse me rappelle les concierges d'avant guerre que je n'ai pas connues, bien sûr, mais l'imagination est le propre de l'homme. Cette fille fera une excellente espionne.

– Salut! Vous connaissez la dernière?

– Non! répond-on en chœur.

C'est une vérité éternelle. Personne, jamais, ne connaît la dernière. À part, bien sûr, celui qui l'annonce triomphalement.

– L'orange est LA couleur de l'été. Vous vous rendez compte?

– Beurk!

– Quelle horreur!

– Mais c'est impossible!

Allez savoir pourquoi, nous avons décrété un jour que la couleur orange était en dessous de tout. Bonne pour les filles sans avenir. Ilana le sait et elle se fait un plaisir de filer un coup de pied dans notre petite fourmilière.

– Remarquez, je me fous de l'orange comme de l'an quarante. Je vais être en total look kaki bien avant vous, moi.

Un silence respectueux suit mes paroles.

– Allez, j’y vais, dis-je en sautant sur mes pieds.  
Je bosse dans une heure.

Et je quitte la pelouse que je foule de longues enjambées, afin de ressembler le plus possible à Faye Dunaway dans *Bonnie and Clyde*. Je ne me retourne pas, mais je sais que les filles me regardent. S’il y a bien une chose dont je suis certaine, c’est qu’elles m’envient mes jambes. Ça me donne une bonne raison de ne pas désespérer de la vie.

Au lycée, les cours s’achèvent à quatorze heures. Il n’y a pas de cantine, pas de pause-déjeuner, on étudie d’une traite et on est libre le reste de la journée. Pour réviser, faire du sport ou regarder les séries télé. Je travaille dans une pharmacie-parfumerie-droguerie, une boîte canadienne, qui m’emploie sous le titre pompeux de « responsable du facing ». En clair, cela veut dire que je dois arpenter les rayons et aligner les produits, faire en sorte que les rangées donnent l’impression d’être pleines, bombées, les shampooings, déodorants et serviettes hygiéniques bien serrés les uns contre les autres. Il paraît que ça donne envie aux clients de détruire ce bel ordre, et donc d’acheter. De temps

en temps je suis réquisitionnée à la parfumerie pour les paquets- cadeaux, et je m’amuse à inventer des emballages très sophistiqués, à trois ou cinq plis, à deux ou quatre revers. Je suis payée pour m’appliquer à bien faire ce que d’autres vont défaire d’un seul geste.

Lorsque Rafi, le patron, m’a embauchée, il m’a exposé durant vingt minutes la philosophie du Superpharm : le client est roi, ses désirs sont des ordres, nous sommes des esclaves à son service, et lorsqu’il nous conduit droit à la crise de nerfs à force d’hésiter entre une lessive avec ou sans agents assouplissants (il est terrorisé par sa femme qui lui fera une scène s’il n’a pas acheté ce qu’il fallait), il faut lui décocher un sourire doux et aimable, et apaiser ses craintes en l’accompagnant dans la décision critique qu’il doit prendre.

Après m’avoir donné deux ou trois exemples de situations que je pourrais rencontrer dans mon nouveau et fabuleux métier plein d’avenir, Rafi m’a remis la charte des travailleurs du Superpharm, qui rappelle que les employés doivent s’aplatir de bonne grâce devant le client. Je l’ai très vite apprise par cœur, non par fanatisme, ni par servilité, mais parce qu’elle est placardée sur

les murs des toilettes et des vestiaires, où je passe chaque jour un certain temps. Extraits :

Ne dis pas : *Ce n'est pas mon rayon, va\* voir X au rayon Z*, mais : *Suis-moi, je vais te conduire à une personne compétente dans ce domaine.*

Ne dis pas : *Nous n'en n'avons plus en stock*, mais : *Ce produit a eu un grand succès, nous attendons une commande dans les prochains jours, laisse-moi tes coordonnées, et je me ferai un plaisir de t'appeler dès que nous l'aurons reçu.*

Ne dis pas : *Au revoir*, mais : *Merci d'être un client fidèle. A très bientôt, j'espère.*

Les sept autres commandements sont bien entendu à l'avenant.

Au début, je ne pouvais m'empêcher de me mordre les lèvres devant la mine ahurie de braves papis et mamies d'origine polonaise ou marocaine, que tant de politesse laissait pantois, et puis je m'y suis habituée. Je me suis mise en quelque sorte en pilotage automatique, et si j'oublie parfois l'aspect relationnel profond de mon travail, ma montre est

\* Le vouvoiement n'existe pas en hébreu.

là pour me le rappeler. En effet, le dernier article de la charte ordonne :

*Mets ta montre au poignet droit, et non pas au poignet gauche, afin de te souvenir chaque fois que tu regardes l'heure que tu es un employé d'exception, dans une entreprise d'exception, au service de clients d'exception.*

À mon avis, si la direction canadienne et perspicace du Superpharm a choisi la montre comme moyen mnémotechnique, c'est parce qu'elle a dû s'apercevoir que c'était le geste le plus fréquent chez ses employés. La charte ne précise pas si l'entreprise achètera une montre aux employés qui n'en possèdent pas.

Le Superpharm est donc la seule expérience que j'aie du Canada (de loin) et du monde du travail (de très près). Précisons aussi que je suis sous-payée, environ sept francs cinquante de l'heure, ce qui fait neuf cents francs pour cent vingt heures de travail par mois, après déduction de la Sécurité sociale et de ma cotisation retraite dont j'ai du mal à apprécier l'utilité. Employée d'exception dans une entreprise d'exception, ce n'est déjà pas si mal, il ne faudrait pas en plus réclamer trop d'argent aux patrons.

Lorsque j'y pense, j'ai la certitude que, plus

tard, je serai syndicaliste. Ou, pourquoi pas, révolutionnaire. Et ce jour-là on ajoutera deux zéros sur les fiches de paie, ou bien mieux, il n'y aura plus de fiches de paie du tout, et l'argent ne sera pas cette chose étrange pour laquelle je suis prête à faire le pitre (avec talent, dit-on) dans les allées aux odeurs de savons, de lessives et de parfums coûteux mêlés. Ce jour-là, plus personne ne se sentira humilié parce qu'il est pauvre, et aucune entreprise ne ressemblera à une petite dictature.

Je rêve.

Je sais, mais c'est mon état naturel. Dans un accès de grandiloquence qui me saisit parfois, j'ai même écrit : « Je ne suis pas certaine de vivre, mais je suis sûre de rêver. »

*(Rêver : 1. Suite de phénomènes psychiques – d'images en particulier – se produisant pendant le sommeil. 2. Construction de l'imagination à l'état de veille destinée à échapper au réel, à satisfaire un désir.)*

J'ajouterais, dans mon dictionnaire personnel : discussions sans fin avec les copines, spéculations passionnantes sur l'avenir, formulations sur la « vraie » vie qui nous attend. Avec, à la clé, des choix déchirants : que ferons-nous après l'armée ?

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*Une bouteille dans la mer de Gaza*

Collection NEUF

*Adieu, mes 9 ans !*

*Demain, la révolution !*

*Koloïshmielnik s'en va-t-en guerre*

*Une addition, des complications*

Collection CHUT !

*Demain, la révolution !*

lu par Alice Butaud

© 2002, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : mars 2002

ISBN 978-2-211-21951-8

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)